

TECHNOLOGIES DE COMMUNICATION ET RELATIONS DE PROXIMITÉ

Les relations entre espace et télé-communication ont longtemps été analysées selon des schémas de causalité anachroniques. La mobilité (transport) et la communication sont perçues comme une conséquence de l'urbanisation alors qu'elles en sont le principe organisateur (Ascher, 1995). La maîtrise de l'espace étant pensée exclusivement en termes de résorption des contraintes de distance, on en vient à oublier qu'historiquement l'invention du téléphone précède celle de l'automobile qui donna une impulsion décisive à l'extension de la métropole, et que les premières applications téléphoniques ont consisté à faciliter la coordination entre les étages des gratte-ciels américains voués aux affaires (une sorte d'interphone associé à la densité verticale ou concentration locale) avant de se mettre au service des particuliers aisés qui ont déserté le centre pour la banlieue en suivant l'extension des voies de tramway (dilution horizontale). Aujourd'hui, la croyance persiste : la télé-communication aurait pour vocation première de parachever ce long processus de maîtrise de l'espace imparfaitement réalisé par les transports et de performer des relations que l'éloignement rend problématiques.

L'espace local et le temps de la communication

Les enquêtes basées sur l'identification et la localisation des correspondants téléphoniques dans la sphère de sociabilité des ménages ont contribué à mettre en évidence un phénomène inverse : le rôle de la télécommunication dans le maintien des liens à distance est accessoire au regard de la place fondamentale qu'elle occupe dans l'aménagement des relations de proximité¹. Les liens qui résistent à l'éloignement géographique et qui sont entretenus par le contact téléphonique régulier relèvent, dans une écrasante majorité, de la parenté. Loin d'entériner la tendance à la « globalisation » ou la « délocalisation » qui sont à l'œuvre dans l'espace économique, la vocation du téléphone (et plus

spécifiquement du mobile) dans la sphère de sociabilité extra-familiale consiste principalement à organiser les circonstances de proximité qui étaient jusqu'alors activées par le dispositif spatial urbain et local. Dans cette optique, non seulement la télé-communication ne se substitue pas à la ville en palliant les rencontres physiques par des contacts à distance, mais elle la requalifie en favorisant de nouvelles opportunités conviviales de proximité, là où la forme urbaine n'arriverait plus à opérer sous l'effet de sa croissance excessive en mégapole.

Cette contribution de la télécommunication à l'animation de l'espace local est surtout notable à travers les usages du téléphone mobile, notamment mais pas seulement auprès des populations jeunes. Elle s'appuie sur deux aspects problématiques de la gestion de la vie sociale : un rapport plus ajusté avec le potentiel événementiel de la ville (être là où quelque chose se passe) et une place plus grande à l'improvisation quant au désir de se rencontrer à l'extérieur du domicile (opposé à la routine et à la rigidité des visites ou réceptions organisées à l'avance en raison des contraintes de l'économie domestique). Non seulement la mobilité accroît les opportunités de repérer les occasions de festivité ou de rassemblement non diffusées par les médias, et de signaler à l'entourage en temps réel, mais elle permet aussi de rallier au dernier moment des personnes supplémentaires sans fixer au préalable un lieu de rendez-

1. Dans ce texte nous nous appuyons sur les données obtenues par un programme de recherche réalisé autour du Laboratoire UCE entre 1998 et 2001 : « Cycle de vie, événements de rupture et pratiques de communication » comprenant une série de recherches : M. Ève et Z. Smoreda, « Décohabitation juvénile », C. de Gournay, P.A. Mercier et Z. Smoreda, « Déménagement des familles et usages du téléphone », C. de Gournay et A. Tribess, « Familles monoparentales et communication », C. Leclerc, B. Lelong, V. Manceron, Z. Smoreda et S. Houdart, « La naissance du premier enfant et sociabilités téléphoniques », M. Ève et Z. Smoreda, « Transformation du réseau et des pratiques de communication à la retraite ».



Le téléphone, respiration ou aliénation dans la vie de bureau.

vous (Manceron, 1997). Cette idée d'opportunité des sorties en ville n'est pas très éloignée du principe de flexibilité mis à l'œuvre dans la commercialisation des produits manufacturés, le « juste à temps » ou le « flux tendu » consistant à formater le produit (une automobile) en fonction d'une demande émise de façon concomitante, au lieu de l'anticiper ou de la suivre, ce qui évite les délais dissuasifs et le stockage coûteux. Sans doute, l'offre de transports et d'événements culturels s'adaptera-t-elle à cette nouvelle exigence d'opportunité avec l'aide des nouvelles technologies (modification de parcours en temps réel, volume de places non assujetties à la réservation ou vendues à la dernière minute, etc.)

Par ailleurs, les controverses qui agitent actuellement les instances européennes et nationales concernant la « déréglementation » du travail féminin et l'ouverture des surfaces de distribution, le dimanche et la nuit, indiquent clairement un déplacement des enjeux inhérents aux modes de vie modernes, lesquels, désormais, se cristallisent moins sur la maîtrise de l'espace (diminution des contraintes d'éloignement et de déplacement) que sur l'aménagement du temps (ajustement et synchronisation des agendas dans les vies professionnelle et privée).

En ce qui concerne la sociabilité qui nous occupe ici, les enquêtes sur le télétravail à domicile, les inactifs et les retraités montrent que l'abolition individuelle de la contrainte de déplacement n'améliore ni ne change les astreintes de socialisation et de communication de ces personnes. Autrement dit, le temps économisé sur le transport (et même sur le travail) n'est pas convertible ou réinvesti en terme d'accomplissement de la vie relationnelle et de l'activité communicationnelle, dans leur dimension tant quantitative que qualitative. La disponibilité accrue des uns se heurtant à l'indisponibilité chronique des autres, le problème de l'opportunité des relations sociales et interpersonnelles relève d'un niveau macro de l'organisation de l'espace et du temps.

Or si la télécommunication constitue un outil décisif de la gestion du temps, son efficacité est partiellement hypothéquée par l'organisation du temps imposée par l'offre des services urbains : le temps théoriquement continu de la communication (n'importe où et n'importe quand à condition d'associer modes synchrones et asynchrones – téléphonie, messageries et courrier électronique) se heurte à la réalité discontinue du temps de travail, des transports et des services publics ou marchands. Même le bastion du capitalisme, la Bourse, n'échappe pas à cette discontinuité horaire imposée, malgré l'introduction d'une logique de temps réel et continu dans la passation des ordres d'échange avec l'Internet.

Si toutefois les politiques urbaines tentent concrètement de réduire le décalage entre le temps contraint de la ville et les emplois du temps personnels dissolus par

la flexibilité professionnelle – grâce à l'aménagement d'une plus grande flexibilité horaire des services de transport, de distribution et de sécurité, suivant le double modèle japonais et américain des aires de service ouvertes 24 heures sur 24 et 7 jours sur 7 – la conquête de la flexibilité est loin d'être aussi évidente là où elle est censée être assurée grâce à l'emploi des nouvelles technologies, sur le terrain même de la communication. L'observation des pratiques de sociabilité téléphonique montre que les usages individuels de la communication ne sont pas davantage libérés de la contrainte horaire et de la détermination des lieux d'émission et de réception, malgré la flexibilité que proposent en pratique les outils nomades et les modes asynchrones comme le courrier électronique. Paradoxalement, on a plus de chance de trouver du monde, voire des embouteillages, sur le périphérique, le métro ou les grands boulevards parisiens à 1 h du matin, que du trafic téléphonique actif entre les ménages après 22h (Obadia, 1997).

L'inertie des temps et des lieux de communication

L'observation des usages de la télécommunication, croisée avec celle des pratiques de sociabilité, fait apparaître plusieurs constantes qui sont d'autant plus frappantes qu'elles concernent des catégories de population a priori hétérogènes (travailleurs indépendants à domicile, migrants, retraités, foyers monoparentaux...) ainsi que des événements de rupture biographique très contrastés (première installation, déménagement, première naissance, divorce, départ à la retraite...). Au regard des transformations opérées dans le monde du travail (35 heures) ainsi que par la diffusion massive des nouvelles technologies, la structure des usages résidentiels de la télécommunication présente une évolution beaucoup plus lente, caractérisée par des rythmes de vie relativement uniformes malgré les distinctions socioprofessionnelles, et surtout par une conformité aux mœurs familiales traditionnelles quant aux horaires prescrits et aux rôles assignés dans la configuration des échanges avec l'extérieur.

Les conventions horaires

Elles restent stables quelle que soit la durée passée au domicile, qu'il s'agisse d'actifs salariés, d'étudiants, de femmes au foyer ou en congé maternité, de retraités. Quand on compare les courbes de trafic téléphonique résidentiel des uns et des autres, les plages horaires correspondant au temps réglementaire de l'entreprise et de l'école se caractérisent par le plus faible trafic du foyer même lorsqu'un adulte y séjourne, avec une ascension amorcée vers 17 heures pour culminer entre 20 et 21 heures. Une exception notable subsiste avec la dif-

férence Paris-province quant à l'augmentation du trafic à l'heure du déjeuner en raison des facilités dont jouissent les provinciaux pour effectuer la pause repas chez eux. Les retraités présentent une structure proche de celle des foyers actifs, à la seule différence que leur pic de soirée se situe à 19 heures au lieu de 20 heures (et que une partie de la matinée est consacrée à régler des problèmes pratiques que les actifs arrangent souvent de leurs lieux de travail).

La structure du trafic résidentiel varie fortement à l'occasion des changements de cycle de vie (mise en couple, naissance du premier enfant, divorce, déménagement...) – marquant ainsi une transformation des réseaux de sociabilité – mais seulement au regard de la fréquence et de la durée des appels ainsi que de l'identité des correspondants, et nullement par rapport à la programmation des séquences de communication dans la journée et la semaine.

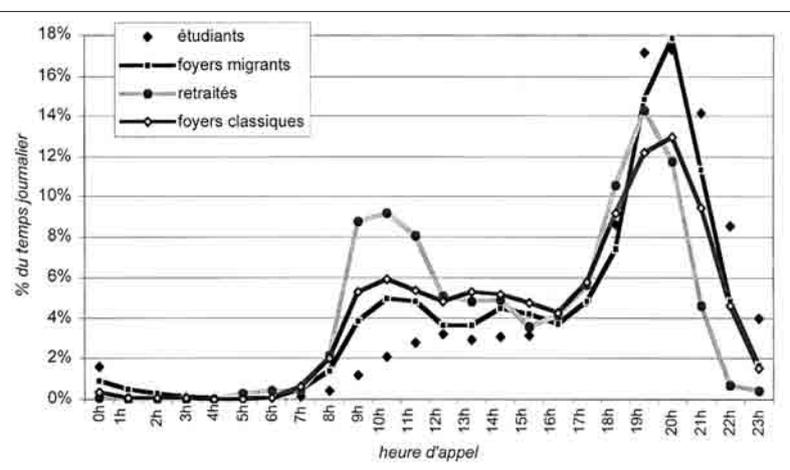


Figure 1 : Répartition des appels du domicile dans une journée ouvrée selon le type de foyer.

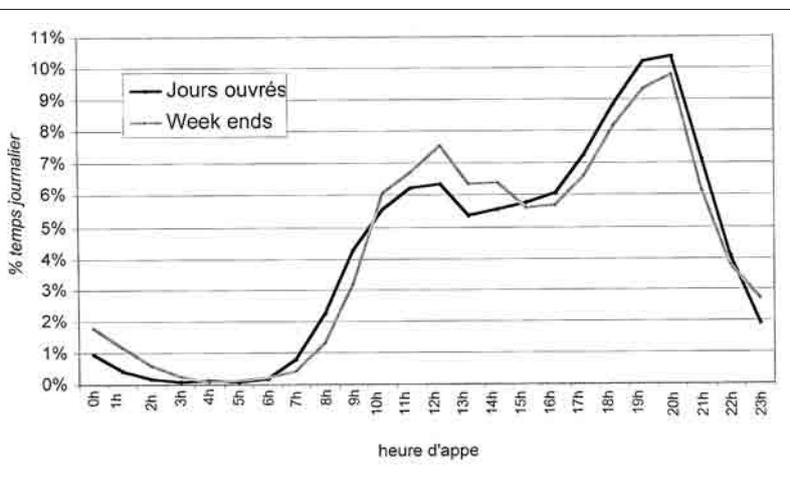


Figure 2 : Répartition des appels émis du téléphone mobile (privé).

La généralisation du téléphone cellulaire avec sa flexibilité supposée par rapport à l'espace-temps, ne modifie pas fondamentalement la configuration des appels privés qui épouse le pic du soir caractéristique du domicile ce qui montre que sa fonction principale est la coordination avec le domicile ou les points fixes (notamment au moment des repas : 12 et 20 heures).

La routine des actes de communication au foyer

La routinisation des pratiques de communication est doublement déterminée par l'organisation institutionnelle du travail et de l'école, d'une part, et par les « convenances sociales » d'autre part, qui semblent dans le cas présent résulter d'un conformisme familial plutôt que de conventions interpersonnelles négociées. Par « conformisme » nous entendons un respect des règles qui ne sont plus adaptées à la disponibilité effective des personnes : pour une mère inactive ou à temps partiel, les contacts téléphoniques du soir tombent dans la période la plus chargée au plan de l'organisation collective, tandis que les conversations plus personnelles (avec des amis ou ses propres parents) seraient sans doute plus appropriées dans les moments où les enfants sont à l'école. Il reste que la communication entre les adultes et leurs parents – et entre amis installés « en ménage » – est déterminée par l'injonction tacite de s'adresser au groupe familial ou au couple plutôt qu'à l'individu, ce qui justifie la circonstance où les deux foyers en ligne sont rassemblés de part et d'autre. Le code de la *grégarité* ou du communautaire prime pour ainsi dire sur toute autre exigence personnelle ou personnalisée dans l'échange.

« Pour mes communications personnelles, je téléphone plus de la maison que... enfin dans la maison ça permet quand on appelle d'autres couples de pouvoir se passer entre couples alors que bon... là aussi je veux dire pourquoi après 19 heures, c'est vrai que l'ensemble de nos amis travaillant... c'est là où on peut réussir à les avoir, c'est plutôt vers 8 ou 9 heures [du soir], quoi »

« Le soir quand le téléphone sonne, je fais tout pour que ce soit lui qui réponde. Parce que j'en ai marre (rires)... Non, non, mais c'est les gens qui nous embêtent, c'est tout, qui appellent pour rien, ça tombe juste au moment... où je déteste ça, quand tu te mets à table, hein. le téléphone commence à sonner et, c'est la belle mère par exemple qui demande si, euh, dans la soupe euh, il faut mettre l'oignon ou l'ail, ah non, ça peut attendre je réponds pas (rires). Y a des jours on a vraiment la flemme parce que y a 5 ou 4 coups de fil un après l'autre, ça suffit, hein... »

Lorsqu'on est vraiment motivé par une personnalisation de la relation téléphonique, on s'arrange pour amé-

nager une conversation intime en dehors des horaires collectifs, c'est-à-dire, on téléphone au préalable et on négocie le moment pertinent d'un échange plus personnel :

« Franchement, même quand mes copines m'appellent, ce qui m'arrive, c'est très rare que je puisse vraiment discuter. Donc, quand elles m'appellent ou des fois je les appelle, je prends rendez-vous pour les rappeler plus tard le soir. Maintenant, avec toutes les copines qui ont des mômes, on se prévient quand on va téléphoner. Ça arrive de se téléphoner comme ça, mais pour avoir du temps. Quand je dis téléphoner, c'est avoir devant soi une bonne demi-heure tranquille. Ou alors quand on est toute seule, ce qui arrive, on se prévient. »

La prévisibilité des appels, qui est principalement attribuée aux proches de la famille, est clairement perçue comme une ritualisation de la solidarité familiale, par conséquent on ne lui accorde généralement pas de valeur de contenu « personnel » autre que la fonction informative (des « nouvelles ») qu'on peut d'ailleurs adresser « à la cantonade » sans passer par la relation duale, le correspondant étant chargé de les diffuser dans le reste du groupe. Remarquons la proximité de sens entre « nouvelles » familiales et « nouvelles » journalistiques : toutes deux impliquent une régularité quotidienne ou périodique de la parution en dehors de laquelle elles ne feraient plus sens.

« Les frères et sœurs, on sait qu'on a des nouvelles toutes les semaines par maman, donc, euh... on n'éprouve pas le besoin de téléphoner. On téléphone aux deux mamans, et les mamans communiquent aux frères et sœurs les nouvelles. »

L'aspect routinier du téléphone contribue certainement à sa dévaluation quant aux critères d'authenticité et de sincérité qu'on recherche dans la relation duale. L'expression courante revient souvent à signifier qu'on n'a « rien à se dire » au téléphone dès qu'on sort du cadre rituel de la relation parents-enfants, mieux vaut recourir à d'autres moyens, notamment le face-à-face ou le courrier (postal ou électronique), quand on veut établir une communication intime et sincère. Dans ce registre, la fratrie est traitée sur le même pied que les amis, selon une « horizontalité » impliquant le désir mutuel d'un contact justifié, sans obligation de routine, à l'inverse des relations « verticales » qui caractérisent autant le monde hiérarchique du travail que l'économie affective de la famille.

« Je pense que le courrier, ça a permis de garder des relations avec mon frère [qui habite chez ses parents] ça fait toujours plaisir de recevoir une lettre, tandis qu'un coup de téléphone, c'est vrai que ça fait aussi plaisir, mais... Déjà, généralement avec mes parents, bon c'est vrai ils m'appellent, c'est souvent le dimanche ou des choses comme ça. Bon c'est prévu, donc je sais que je vais l'avoir. Alors qu'une lettre, je ne sais pas quand est-ce que je vais l'avoir.

Bon c'est inattendu et... c'est lui qui l'a écrit, avec ses fautes d'orthographe. Bon, y'a un côté à côté. C'est le support qui reflète plus la personnalité. Donc sinon, au téléphone il n'a rien à dire, il est capable, pendant 10 minutes au téléphone de ne rien avoir à dire, il est capable. »

Un déficit de sociabilité lorsqu'on est captif du domicile

Le faible trafic diurne des foyers comportant un adulte à la maison n'est pas seulement un effet des routines générales mais traduit aussi les difficultés qu'ont ces personnes à se relier au monde. Autrement dit, elles ne trouvent pas de correspondants amicaux disponibles pendant ce laps de temps, soit parce qu'ils sont occupés soit parce que « cela ne se fait pas » d'établir des communications personnelles quand on est censé travailler, c'est pour ainsi dire futile. Cet isolement domiciliaire touche aussi bien les télétravailleurs à temps plein ou partiel que les personnes ayant déménagé sur une grande distance. Dans ce dernier cas, une grande proportion de femmes se retrouvent sans emploi puisqu'elles ont suivi leur mari pour une mutation professionnelle. Leur insertion sociale est problématique dans la mesure où les occasions de se lier sont quasi inexistantes pendant la journée de travail, à l'exception des femmes du voisinage dans la même situation. La vie culturelle comme les organisations sportives ou associatives sont aussi conçues en fonction de l'emploi du temps de la population active.

« Le travail à domicile, c'est peut-être bien pour une mère de famille... Et encore! Il fallait être présent aux heures où les entreprises sont ouvertes, pour la relance de factures... quand on fait de la relance téléphonique. Peut-être que du travail de secrétariat, c'est peut-être un peu plus cool parce que si vous avez envie de taper un rapport à minuit... J'appelle pas mes copines dans la journée. Ben tout le monde travaille, donc euh... Je vais pas commencer à les contacter au bureau : "Ouais, je m'ennuie" ».

« Ça fait un an que j'habite ici, je ne connais toujours personne, à part toujours mes murs, mon téléphone et donc voilà. Mon mari m'a encore dit, bon écoute, vas-y, va faire de la gym, j'ai trouvé que pour toi... ça allait mieux... J'y vais le jeudi. C'est encore, bon salut, chacun chez soi. Ben elles travaillent toutes, les dames. C'est à force, voyez... bon ben au revoir, à jeudi. Ben pourquoi? Bon on peut pas, on travaille. Et puis c'est à force, l'une puis l'autre, bon on travaille, on travaille. Bon ben! Alors à jeudi! »

Une communication plus libre au bureau

Les difficultés de socialisation que subissent les catégories décrites ici montrent que la perméabilité des différentes sphères de relations humaines reste pour une large part théorique. Les ressources de sociabilité sont

réparties dans des « gisements » plus ou moins localisés et cloisonnés (l'entreprise, le voisinage/l'école des enfants, les lieux associatifs, les équipements culturels...), et les passerelles permettant la circulation ou le transfert des ressources d'un espace à l'autre sont extrêmement limitées, même lorsque la sociabilité transite par des systèmes de communication.

Le domicile reste majoritairement réservé à l'échange familial ; y prévaut un mode de communication de type « coopératif » plutôt que de nature intime, en ce sens qu'il engage un groupe plutôt que des individualités, avec des médiations spécifiques, une distribution des rôles où une seule personne peut être investie de la charge de gérer l'ensemble des relations à la place de tous (c'est la femme, en général – cf. Claisse 2000). Curieusement, « l'impersonnalité » dont parle Goffman (1974) à propos de la communication dans la rue peut tout aussi bien définir le mode de communication familial, dans la mesure où la relation duale que requiert la notion d'intimité ou de « communication personnelle » semble être mieux performée par des outils individuellement appropriés, en juxtaposition à la ligne domestique (mobile, SMS, courrier, courrier électronique). Il n'est donc pas étonnant que les adolescents aient investi massivement ces outils² à l'âge où se construit la « personnalité » et où les relations entre les pairs pèsent de tout leur poids. La communication intergénérationnelle (enfants – parents/beaux-parents – grands-parents) passe presque exclusivement par la téléphonie fixe, privilégie l'expression vocale et ne fait aucune place à l'écrit, exception faite pour les résidents à l'étranger.

Concernant la présumée interpénétration des espaces de sociabilité et de communication – présentée comme une conséquence inéluctable de la convergence des moyens de communication fixes et mobiles mettant en place des outils attachés à la personne et destinés à traverser tous types de lieux, professionnels, publics, privés – on a repéré deux univers de sociabilité effective qui sont peu représentés dans le trafic téléphonique résidentiel, à savoir les voisins et les collègues. Le voisinage constitue incontestablement la première ressource de socialisation pour les catégories ayant subi un changement de résidence ou de situation conjugale (déménagement, monoparents), s'agissant massivement de population féminine. Viennent ensuite les collègues, sollicités à proportion égale par les hommes comme par les femmes avec cependant une modalité relationnelle différente : pour les femmes, les collègues sont susceptibles de devenir des amis tandis que pour les hommes ils restent généralement cantonnés au stade où l'on partage une activité sportive, éventuellement un verre à l'extérieur, mais rarement intégrés dans la vie domestique. Une explication pourrait être donnée par la posture hiérarchique différentielle des deux sexes : l'horizontalité (ou la parité) des rap-

ports entre collègues féminines toutes quasiment « logées à la même enseigne » tandis que les hommes sont plus inégalement répartis dans des postes de management ou de subordination, ce qui censure une intimité à l'extérieur du travail.

Ces deux univers de relations (voisins et collègues) apparaissent peu dans le trafic téléphonique pour la simple raison que l'essentiel de la sociabilité est accompli en face-à-face, sans nécessiter un recours au téléphone pour coordonner les rendez-vous (on se rencontre à la sortie de l'école ou du boulot, on prend rendez-vous sur le lieu même du travail). Cela reflète néanmoins une partition relativement étanche des lieux de socialisation, en vertu de laquelle l'intrusion dans l'univers domestique fait figure d'exception, ainsi que l'échange croisé des partenaires respectifs du couple. Seuls les « amis historiques » (les liens qu'on a noués dans l'enfance, pendant les études, les vacances, parfois au cours des emplois précédents, soit des ex-collègues) sont véritablement intégrés tant dans l'espace domestique que les contacts téléphoniques au foyer.

La circulation des appels téléphoniques entre le foyer et l'espace professionnel reste pour la plupart limitée à la communication entre les membres du foyer lorsqu'ils sont dispersés à l'extérieur. Le reste de la famille (en dehors du foyer) évite généralement de contacter les proches sur le lieu de travail. Il ne reste donc à l'espace professionnel que le volume d'appels à vocation personnelle (d'amis à amis) initiés de bureau à bureau. C'est à partir de ce phénomène qu'on peut repérer une amorce de changement en rapport avec l'essor des nouveaux médias.

La communication personnelle accomplie sur les lieux de travail dessine un espace de sociabilité moins contraint et surtout moins conventionnel que l'univers domestique.

Elle s'en distingue par les points suivants :

1. une souveraineté individuelle dans la relation, par rapport aux appartenances de groupe (exclusivité du lien, qu'on ne partage pas avec le conjoint par exemple) ;
2. une maîtrise du temps de communication, moins de soumission aux horaires prescrits (on communique quand l'envie vous prend ou quand on est disponible) mais aussi moindre risque de « débordement » bavard qu'on subit par politesse dans les circonstances domestiques ;
3. un degré d'implication modulable ou négociable (gamme ouverte du superficiel-distancié à la confiance intime) ;

2. Concernant l'usage du SMS (Short Message System, inclus dans le téléphone portable), on note chez les filles une motivation pour l'écrit qui s'apparente à la tenue du journal intime : un « billet doux » par SMS peut être stocké quelque temps, lu, relu et montré aux copines en guise de témoignage de l'éveil amoureux – cf. Kasesniemi et Rautiainen (2001).



Comande ou invitation au voyage?

4. une exigence de confidentialité, qui fait qu'on opte souvent pour le courrier électronique car la conversation n'y est pas interceptée par l'entourage.

En fonction de ces critères, la communication en milieu professionnel laisse apparaître une compétence nouvelle, la *polychronie*. Les actes de communication privée s'insèrent au milieu des tâches productives, produisant une alternance ou une « respiration » par rapport à « l'aliénation » du travail, marquant une reconquête de l'autonomie ou du moins l'aménagement d'un jardin secret, tant vis-à-vis de la famille que du milieu professionnel. À cet égard, le courrier électronique est plus valorisé que le téléphone, on déclare qu'il « ne prend pas plus de temps » mais aussi qu'il ouvre la sociabilité à des correspondants plus aléatoires, qu'on n'aurait pas cooptés par les voies conventionnelles de la socialisation.

« Non c'est autre chose au téléphone... en plus au bureau, euh... on peut nous entendre, etc. Là [sur l'ordinateur] c'est vraiment privé. Et comme je travaille tout le temps sur ordinateur on peut pas être en train de se dire que je suis en train de faire un mail privé. Donc c'est un peu un moment où je peux euh... me réfugier en moi-même, et personne ne le voit. Donc... et je vais pas écrire pendant x heures quoi... mais j'écris p't'être pendant 15 minutes, je prends le temps d'écrire la lettre, d'y penser, ou de répondre à la personne qui m'écrit, ou alors je suis trop, trop occupée, et j'envoie un mail en disant j'ai pas le temps de te répondre, je te répondrai ce soir, et là je le fais de chez moi. »

« Et même sur Paris, on s'écrit par courrier électronique, alors que sans cela je leur téléphonais pas forcément. Il y a des gens à Paris... Par exemple j'ai un copain qui a démissionné du boulot, c'est sûr, je l'aurais appelé une ou deux fois au début; Là on s'envoie des courriers électroniques toutes les semaines. C'est nouveau. On se dit des choses qu'on n'aurait jamais dites sans doute. Cela change vraiment. Cela élargit. On gagne du temps et on en perd plus. Dans le fond c'est plutôt positif. »

La communication du pareil au même

L'unique vertu attribuée à la concentration urbaine – ce qui ne l'empêche pas d'être constituée en objet de controverse dès le XVIII^e siècle dans la polémique qui oppose Rousseau à d'Alembert à propos des avantages comparés de Genève la sage et Paris la débauchée – réside dans sa capacité de *mélange*. Brassage des foules et circulation des flux de personnes, le mouvement urbain met en œuvre une fonction analogue au téléphone avant l'heure, la commutation. Par des rencontres ou des « connexions » fortuites (non préméditées, incontrôlées) dans l'espace, la ville accomplit un processus de transgression des principes de ségrégation imposés à l'organisation de toute société, caste et classe, à des degrés variables : ségrégation des genres dans l'espace public (contrôle de la mixité sexuelle dans les circonstances sociables), des statuts ou rangs sociaux, des cultures (ethnies).

Le téléphone, dès ses débuts, s'est montré le digne héritier de cette vertu urbaine, grâce à l'invention de

l'annuaire ou bottin téléphonique. Le même principe d'anonymat y est inscrit, des gens qui ne se connaissent pas a priori et dont on suppose qu'ils pourraient un jour se relier l'un à l'autre, par hasard ou par nécessité. De cette communauté initiale et non ségrégative des abonnés, on est arrivé aujourd'hui au « retour du refoulé », l'abandon du principe d'universalité et de transparence de l'annuaire, avec d'une part l'essor des dérogations à l'inscription ou publication (liste rouge, figuration payante à l'annuaire des mobiles), d'autre part la présentation du numéro marquant la fin de l'incognito et la porte ouverte à tous les filtrages ou fins de non recevoir. C'est là une régression de l'accessibilité des personnes.

La lecture des pratiques de sociabilité, à l'heure actuelle, ne peut faire l'impasse sur les formes contemporaines de ségrégation qui sont d'autant moins critiquées ou analysées qu'elles ne relèvent pas de luttes politiques et sociales mais plutôt de processus anodins liés au mouvement ambivalent d'uniformisation et d'hyper-stylisation des modes de vie. « Qui se ressemblent s'assemblent », dit un proverbe populaire. On peut en faire une lecture sociologique comme Bourdieu dans *La Distinction* (1979) ou à la Maffesoli (1988) en parlant de nouvelles appartenances « tribales », mais peu de travaux sociologiques ont jusque là approfondi la question la plus récurrente dans les enquêtes sur la sociabilité : la préférence sexuée (tendance à la partition des sexes tant dans les circonstances sociables que les relations téléphoniques) redoublée par la cooptation par tranche d'âge.

La fin des temps et lieux communs

Il ne s'agit pas ici de dénoncer un phénomène au nom d'une référence nostalgique, idéale ou utopique à la mixité ou parité, renvoyant à un « âge d'or » de la sociabilité qui n'aurait peut-être jamais existé. Sur ce terrain éminemment miné par les approches déterministes, il existe néanmoins quelques travaux d'historiens (ceux d'Arlette Farge et de Roger Chartier, par exemple) qui donnent quelques repères sur la mixité des pratiques de sociabilité. Trois modèles de sociabilité mixte (mélangeant à la fois les sexes et les âges ou générations) se dégagent de leurs travaux historiques :

- la veillée dans le monde rural (Chartier 1991), durant laquelle on se réunissait au coin du feu dans l'une des fermes du voisinage, pour une lecture collective (l'éducation d'un des membres de la communauté compensant l'analphabétisme des autres). Farge (1992) observe également l'équivalent de telles pratiques en ville, avec l'ancêtre du journal imprimé, les nouvelles à la main qu'on lisait sur la place publique³ ;
- le loisir dominical du monde ouvrier au XIXe siècle, les familles étant rassemblées sur les barrières de Paris, pour des repas, la promenade et les jeux. À noter éga-

lement la fréquentation mixte des débits de boisson le lundi soir (jour de paye pour les ouvriers), les femmes pouvant amener leur nourrisson puisque le baby-sitting n'existait pas encore.

- le bal, populaire ou mondain, qui devient le nerf du loisir urbain à partir du romantisme jusqu'à la seconde guerre mondiale. On peut y ajouter les autres occasions de rassemblement massif et mixte que furent les expositions universelles, les foires et le cinéma.

En insistant sur ce panorama obsolète des pratiques de sociabilité, nous avons voulu montrer que la diffusion démocratique des compétences et qualifications (lecture, savoir technique comme la manipulation de l'ordinateur, par exemple) ne va pas automatiquement de pair avec une intégration des âges et des sexes dans les activités du temps libre, ni un partage d'objets culturels communs. Bien au contraire, l'individualisation des modes de loisir, au sein de la famille, va grandissant, instaurant une dispersion et un mouvement centrifuge des agendas domestiques déjà tendus par la double occupation professionnelle des conjoints. Les enquêtes ministérielles sur les transports révèlent qu'au cours de la dernière décennie, l'usage de la voiture particulière a augmenté, non pas à cause de l'organisation du travail et du commerce, mais principalement en raison de son utilisation par la femme pour déposer l'enfant à l'école et surtout aux activités parascolaires (sport, hobby...).

Cette segmentation des loisirs et des lieux associés se reflète jusque dans l'aménagement des espaces et équipements publics. Autrefois conçus dans une optique « universaliste » et polyvalente (dont on peut critiquer le centralisme, mais la vocation d'un équipement public consiste à « fédérer » grâce à une mise en scène du collectif), ils sont aujourd'hui contaminés par le « zonage », une juxtaposition de centres d'intérêts particuliers (l'aire des enfants, des ados, des amateurs de glisse, etc.). Dans les nouveaux espaces verts comme dans les parcs-musées, le transit s'effectue selon des tracés opportunistes qui permettent à chacun de contourner les zones qui ne lui sont pas destinées : en comparant les versions « centralistes » comme le Centre Beaubourg ou le jardin des Tuileries aux modèles plus actuels que représentent la Cité des Sciences et de l'Industrie à la Villette ou le parc Citroën à Paris, on prend mieux la mesure de cette logique du cloisonnement.

La dispersion des goûts et des pratiques culturelles qui constitue aujourd'hui le nerf des stratégies commerciales a déjà été débattue au sein de la sociologie

3. Elle signale aussi que les émeutes populaires sous l'Ancien Régime étaient également composées de femmes tandis que les manifestations au XIXe siècle sont devenues exclusivement masculines, et que dans les assemblées ouvrières, une femme avait besoin d'une autorisation de son mari pour prendre la parole en public.

de la communication à l'occasion des mutations du « PAF » (paysage audiovisuel français, câble et chaînes thématiques). Marquant la fin de la « messe » familiale devant une chaîne quasi unique s'adressant à tous publics dans une indifférenciation des statuts, des cultures, des âges et des sexes, la multiplication des chaînes thématiques a suscité chez Wolton (1990) les premières interrogations quant aux effets négatifs de cette évolution au regard de la cohésion du lien social. L'abolition de la « chaîne généraliste » équivaudrait à la négation d'un *lieu commun*, cela même dont il était question dans le transit urbain évoqué plus haut, des points de passage obligés présidant aux rencontres fortuites des identités et contrariant les logiques d'évitement de l'altérité. Si la « conversation télé » (Boullier, 1987) pouvait à l'occasion constituer un terrain d'échange entre des salariés déjeunant ensemble à la cantine, quel en serait aujourd'hui le substitut pouvant servir de *liant* dans un contexte où la probabilité d'avoir regardé le même programme est très réduite ?

De la difficulté à se lier avec les dissemblables

Au cours de nos divers terrains d'enquête, un constat récurrent s'est dégagé : une tendance au traitement *homothétique* des relations. Femmes entre femmes, couples entre couples, monoparentes condamnées à la fréquentation exclusive d'autres parentes seules, migrants qui se reconnaissent et regroupent dans les nouvelles villes d'adoption. Ce phénomène se dégage sous un jour d'autant plus cru que nous « cueillons » les interviewés dans un moment de rupture (déménagement, divorce ou dé-cohabitation) qui correspond presque toujours à une déstabilisation des relations, tant avec la famille que les amis, ce qui les amène à expliciter davantage les comportements qu'ils mettent en place pour bâtir de nouveaux liens ou recycler les anciens.

Comme nous l'avons déjà signalé, une des explications peut être attribuée à la spécialisation des loisirs contemporains qui contribuent à la ségrégation des « genres » dans la sociabilité : sport, associations et amateurisme favorisent une discrimination spontanée par sexe, âge et stratification sociale du goût. Mais ce mimétisme de condition (condition féminine, de ménagère, de migrant, de personne âgée...) traduit aussi la tension des emplois du temps de plus en plus contraints par l'impératif de concilier vie professionnelle, tâches domestiques et occupations des jeunes, ces derniers ayant accédé à une légitimation nouvelle d'un univers autonome d'activités et de sociabilité. De cette tension découle une attitude « opportuniste » quant au choix de se lier, consistant à rechercher des gens qui connaissent les mêmes contraintes qu'on subit soi-même, parce que cela facilite la coordination des

agendas mais aussi pour fonder l'échange sur des possibilités d'entraide, de solidarité et d'empathie. Cette disposition est particulièrement valable pour les foyers monoparentaux.

Au-delà de la question de nécessité se repose celle déjà évoquée du conformisme des mœurs, avec la morale « familialiste » et conjugale qu'il véhicule. Les gens seuls (célibataires ou divorcés) témoignent d'une difficulté d'intégration qu'ils attribuent à une mise à l'écart – délibérée ou inconsciente – de la part des couples constitués qui contrôlent l'accès à leurs cercles de sociabilité :

« Depuis que je suis divorcée, je ne suis plus invitée à des dîners de couple. Ça s'est fait naturellement. J'ai l'impression qu'ils ont pensé que c'était contagieux. »

« J'ai toujours été culpabilisée d'être reçue par un couple. J'ai le sentiment que les femmes le voient mal, se disent attention ! »

Plus généralement, la sociabilité des couples se fonde sur des considérations associées à la socialisation parallèle ou simultanée des enfants. Autrement dit, la vie relationnelle adulte est subordonnée à la quête des facilités d'intégration des enfants dans leurs propres cercles sociaux. Cela donne lieu à plusieurs niveaux de configuration des choix, avec un affinement si précis que



l'âge des enfants compte également dans la sélection des adultes homologues : couples sans enfant avec leurs homologues, couples avec enfants et leurs homologues, couples avec enfants et des homologues ayant des enfants du même âge :

« Aujourd'hui, on a des couples d'amis avec lesquels on s'entend bien. Ils ont des enfants du même âge. Il y en a d'autres mais les enfants sont plus petits. Les enfants c'est important. On essaye d'avoir une équation d'âge. »

« On a la même façon de voir les choses. Pour les enfants aussi, on a la même façon d'éduquer, donc c'est important. »

Affinité et proximité

Le panorama des résultats obtenus dans nos recherches – dressé sommairement ci-dessus – nous amène à nous interroger sur la question du hiatus apparent entre la flexibilisation des outils de communication et la rigidité temporelle ou routinière des interactions sociales constatées. En effet, le mythe de « toujours branché » s'oppose ici à une inaccessibilité de fait ou sociale (la routine ou la norme) des partenaires de communication envisageables. L'individualisation des outils de communication entre apparemment en contradiction avec les codes sociaux d'usage, surtout quand les réseaux relationnels et les modes de vie se transforment sous l'influence des processus conjugal puis familial, et que l'homothétie des contacts renforce la standardisation des pratiques : dans cette optique, seule la population des jeunes bénéficie pleinement des possibilités d'autonomie offertes par la personnalisation des outils – notamment les mobiles – ce qui explique qu'ils soient devenus la cible marketing privilégiée des opérateurs.

Le deuxième phénomène, concomitant à celui de la régularité temporelle des communications téléphoniques, relève de la spécialisation des espaces. Le domicile, réservé à un nombre restreint de relations souvent

communalisées, constitue un axe de l'inscription sociale, mais aussi spatiale, des échanges en désignant le cercle local des relations électives accessibles. Ici, « proximité » se conjugue avec « affinité » dans la mesure où l'affinité se définit moins par un partage de goûts analogues que par une similitude du mode de vie imposé (type d'habitat et taille d'agglomération, contraintes horaires, rythmes de la vie professionnelle et scolaire). L'observation des déménagements domiciliaires confirme ce lien entre proximité et affinité, en montrant que les relations amicales tombent après une période d'éloignement et se recomposent sur une base locale, tandis que seuls les liens de parenté résistent à l'éloignement géographique et se maintiennent par la communication téléphonique. Outre la forte localisation des communications domiciliaires (contredisant de fait le rêve récurrent d'abolition de l'espace associé systématiquement à tout nouveau moyen de télécommunication), leur caractère le plus souvent collectif (de ménage à ménage), donne à la téléphonie résidentielle un aspect de communication communautaire qui se renforce au cours du cycle de vie adulte (Smoreda et Licoppe, 2000). À côté du domicile, le travail fait figure d'un nouvel espace de communication, plus individualisé et moins conventionnel que la résidence, et avant tout associé avec un plus grand nombre d'outils de communication où, hormis le téléphone, le courrier électronique se fait une place de choix.

Chantal de Gournay, Zbigniew Smoreda

BIBLIOGRAPHIE

- Ascher F., (1995), *Métapolis ou avenir des villes*, Paris, Odile Jacob.
- Boullier D., (1987), *La conversation télé*, LARES – Université de Haute-Bretagne.
- Bourdieu P., (1979), *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Éd. de Minuit.
- Chartier R., (1991), *La correspondance : les usages de la lettre au XIXe siècle*, Paris, Fayard.
- Claissé G., (2000), « Identités masculines et féminines au téléphone », *Réseaux*, n° 103.
- Ève M., Smoreda Z., (2001), « Jeunes retraités, réseaux sociaux et adoption des technologies de communication », *Retraite et Société*, n° 33.
- Farge A., (1992), *Dire et mal dire. L'opinion publique au XVIIIe siècle*, Paris, Seuil.
- Goffmann E., (1974), *Les rites d'interaction*, Paris, Éd. de Minuit.

- Kasesniemi E.L., Rautiainen P., (2001), « Life in 160 characters : The text message culture of Finnish teenagers », In J.E. Katz, M. Aakhus (éd.), *Perpetual Contact : Mobile Communication, Private Talk, Public Performance*, New York, CUP.
- Maffesoli M., (1988), *Le temps des tribus*, Paris, Méridiens.
- Manceron V., (1997), « Tribu en ligne : usages sociaux et modes d'interaction au sein d'un réseau de jeunes parisiens », *Réseaux*, n° 82/83.
- Obadia A., (dir.) (1997), *Entreprendre la ville : Nouvelles temporalités – Nouveaux services*, (Colloque de Cerisy), La Tour d'Aigues, Éd. de l'Aube.
- Smoreda Z., Licoppe C., (2000), « Gender specific use of the domestic telephone », *Social Psychology Quarterly*, 63, p. 238-252.
- Wolton D., (1990), *Éloge du grand public. Une théorie critique de la télévision*. Paris, Flammarion.

■ <chantal.degournay@rd.francetelecom.fr>